

**LYDYA O.B.**

**Verne et la haine épidémiologique**  
Un précurseur sombre : le sang

« *Je rêve* que le terme universel signifiât moins général ou global que vissé ou tourné dans un sens : l'univers s'entendrait comme la somme des torsions, inversions ou conversions, invariants par ces changements, localement perceptibles. »  
Michel Serres, *L'hermaphrodite*

Il serait dérisoire, quand on aborde l'histoire de l'antisémitisme, de prétendre à un propos qui ne serait ni historique ni particulièrement intéressé par l'antisémitisme. Que dire si j'ajoutais que Jules Verne n'est pas notre sujet ? S'abstenir d'un tel ridicule serait préférable. Peut-être serait-il plus judicieux de préciser certains implicites, comme l'importance des énoncés s'emparant du champ lexical de la maladie et du sang. En effet, je proposerai ces notions comme structure de renversement possible de la haine confessionnelle à la haine raciale. Ces énoncés, nous les récapitulons sous l'intitulé de « haine épidémiologique », à la faveur d'une suspension dans l'œuvre de Jules Verne entre haine confessionnelle et haine raciale, mais j'attire l'attention du lecteur sur le fait qu'il faut y voir l'anatomie de ce que j'appelle ailleurs une torsade (la maladie) et le corps de son précurseur sombre, le sang.

Si je peux prétendre que Jules Verne n'est pas mon sujet central, c'est parce que je profiterai encore de ce que, pléiadisé en 2012, le précurseur de la science-fiction soit aujourd'hui à l'abri des plus viles attaques, pour me mettre moi-même à l'abri de la polémique. Les affirmations les moins nuancées de son antisémitisme étant le plus souvent exprimées sous la forme trouble d'un constatif enrobé de la meilleure bienveillance, un préalable nécessaire est ici rempli : « Verne était antisémite, mais qui ne l'était pas ? » osent les plus hardis critiques. Résumé parfaitement tenable, et qui permet en retour ce questionnement : quel(s) antisémitisme(s) anime(nt) Verne ? Puisqu'il était antisémite, comment articuler à son œuvre cette « opinion » ? Et comment en retour Jules Verne peut-il nous enseigner quelque chose sur l'antisémitisme ? Mon propos s'y bornera.

Il est tout à fait exact qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il était de bon ton de vouer une haine affichée à l'égard des Juifs. En fait, le seul auteur dont il est de notoriété qu'il était antisémite est précisément le seul dont on soit absolument certain qu'il ne l'était pas : Nietzsche<sup>1</sup>. C'était un trait culturel parfaitement légitime. Si bien qu'on explique aujourd'hui l'antisémitisme de Verne sans l'excuser. « Ca n'excuse bien sûr pas son antisémitisme » lit-on le plus souvent. Les raisons sont laissées à la discrétion des experts, mais explique-t-on vraiment l'antisémitisme d'une personne en arguant de l'antisémitisme de tous ? Car par ailleurs, Jules Verne, issu d'un milieu monarchiste, en revendiquait le thème. Son antisémitisme n'était donc pas passif, et s'augmentait d'un engagement partisan. En 1888, il entre même en politique. Il apparaît sur une liste... républicaine, mais s'en explique dans une plaquette, *La vie amiénoise* :

« J'appartiens au parti conservateur et c'est quoique conservateur que j'ai été admis sur la liste de M. le Maire d'Amiens dans le but d'obtenir un mandat purement administratif. »

Si Verne était bien un quarante-huitard, c'était du côté de l'ordre qu'il se hissait sur les barrières. Il écrit à sa mère en 1851 :

---

<sup>1</sup> Encore faudrait-il prendre le temps de nuancer cette affirmation, comme le fit Franz Overbeck dans l'un des meilleurs livres abordant l'homme, *Souvenirs sur Nietzsche*.

« On (ndla : ça ne l'englobe pas) s'est rudement battu jeudi ; au bas de ma rue, les maisons ont été enfoncées à coups de canon ! C'est une indignité ; aussi la colère est-elle générale contre le président et contre l'armée qui s'est déshonorée dans cette occasion. Voilà peut-être la première fois que le droit et la légalité sont du côté de l'insurrection. »

Sans doute le conservatisme de Verne n'était-il pas monolithique, et se teinterait d'une certaine sensibilité sociale. Mais sa haine des socialistes ne plaide pas tellement pour. Quant à son antimilitarisme, il a un peu l'étoffe triviale de la critique à l'égard des dépenses publiques. Verne percevait probablement la guerre comme une atteinte au droit des peuples de vivre en nations identifiées, donc isolées les unes des autres (ce qui n'est pas encore du nationalisme). D'ailleurs, l'émancipation des Juifs au début du XIX<sup>e</sup> avait pour visée avouée l'éradication du judaïsme à défaut des Juifs eux-mêmes. L'atmosphère était moins à la haine raciale, qu'à la haine d'une population cachée parmi les populations, d'un certain Etat dans les Etats. De plus, Jules Verne était un antidreyfusard de première pression...

Toutefois, ces notions, « dreyfusard » ou « antidreyfusard », sont formidablement trompeuses. Zola lui-même, quand il lance son *J'accuse*, accuse rien moins que l'antisémitisme, mais l'iniquité du système judiciaire. Zola ne prend pas la défense de Dreyfus parce qu'il est juif, mais parce qu'il est innocent. Le caractère antidreyfusard de Verne pourrait donc être rapporté à son goût pour l'ordre et les institutions. Mais quand on s'engage dans cette direction, on s'empresse de s'y engouffrer jusqu'à pouvoir écrire que Verne était antisémite parce qu'il était violemment anticapitaliste. Là encore, un nouveau crédit est chargé de recouvrer une dette. Cavalerie thuriféraire un peu courte. Certainement, Verne voyait dans le pouvoir de l'argent un ascenseur social déméritoire, mais rien n'étaye cette hypothèse, et suspicion pour suspicion, nous pourrions très bien affirmer que son antisémitisme est anti-protestantisme : après tout, Santotis, qui n'était pas un petit théologien, défendit lors du conseil tridentin l'idée que le protestantisme était une dévolution du christianisme en judaïsme, et Édouard Drumont, un contemporain de Verne, traitait bien les protestants de « demi-Juifs ». Les héros verniens étant le plus souvent de bons rois catholiques, il y aurait autant sinon davantage de Rabelais chez Verne que de Zola. Alors, Verne : anticapitaliste ou catholique intégriste ?

Vouloir expliquer un antisémitisme par une autre position idéologique est toujours délicat. Ajoutons que dans un siècle aussi positiviste que le sien, être antisémite c'est avoir l'esprit scientifique, cette raison universelle qu'insupportent les obscurités talmudiques. Mais le lecteur innocent des querelles de spécialistes s'interrogera plutôt : sur quoi s'appuie-t-on pour accuser Verne d'antisémitisme ? Certains passages de ses ouvrages sont en effet à souligner. Les voici :

« Petit, malingre (...) le nez busqué, la barbiche jaunâtre (...) les pieds grands, les mains longues et crochues (...) il offrait ce type si commun du juif allemand, reconnaissable entre tous. » (*Hector Servadac*, 1877)

« Beaucoup de Juifs (...) ferment leurs habits de droite à gauche, comme ils écrivent ; le contraire des races aryennes... » (*Claudius Bombarnac*, 1892).

Le portrait du juif Hakhabut dans *Hector Servadac*, a quelque chose qui saute aux yeux quand il est ainsi rapproché de *Claudius Bombarnac* : pendant les quinze années qui séparent la publication de ces deux romans, l'antisémitisme de Jules Verne a évolué. A soixante-quatre ans, son état d'esprit paraît avoir changé... Dans *Hector Servadac*, le personnage du Juif (et non le personnage juif) surgit ainsi qu'une typologie théâtrale, au même titre que le *deus ex machina*, le valet, l'amant, le cocu ou même le souffleur. C'est moins l'antisémitisme de Jules Verne qu'un antisémitisme de caricaturiste qui pointe ici le bout de son nez, et qui fera dire à Lottman dans son *Jules Verne*, qu'il n'y voit qu'un

« cliché littéraire ». Nous ajouterions théâtral<sup>2</sup>. Le Juif est une figure supplémentaire dans un répertoire classique, presque une figure de style aidant à la lecture. Mais dans *Claudius Bombarnac*, il en va quelque peu différemment... Ce qui choque, c'est évidemment le syntagme « race aryenne ». Jules Verne ne pouvait prévoir les dérives de l'aryanisme, et ce n'est pas ce qui interpelle en premier lieu : c'est la notion de race. Elle renvoie à nos yeux aux pages les plus sombres du passé, mais était au contraire pour Jules Verne un langage extrêmement moderne.

Scientifique, même.

Quand on parle de l'antisémitisme de Verne, on devrait donc bien plutôt parler de *ses* antisémitismes. Cette question nous intéresse. Il y a chez lui un antisémitisme « de jeunesse » qui n'est pas racial. Il est vaguement ethnique mais surtout éthique. Les Juifs ou les sauvages verniens ne sont d'ailleurs pas sur un pied d'égalité. Là encore, Verne a quelque chose de passéiste, de voltairien même : si chez Rousseau le sauvage est bon parce que plus proche de la nature, chez Verne il est dangereux et immoral pour la même raison. Sitôt qu'il est acculturé aux Occidentaux, même l'Africain devient honorable. Mais il n'est toujours qu'un nègre, c'est vrai. Quoiqu'il n'est qu'un nègre comme le peuple n'est que le peuple. Or, en lisant Léon Poliakov et sa magistrale *Histoire de l'antisémitisme*, on apprend que le XV<sup>e</sup> siècle aurait vu l'antisémitisme évoluer « de haine confessionnelle à une haine raciale », ce qui ne cadre pas complètement avec l'antisémitisme du premier Verne, nous venons de le voir. Où s'origine ce contretemps ? Et qu'a-t-il à nous apprendre sur la haine en tant que celle-ci n'en reste jamais au concept d' « autre », mais le pense, le renseigne avec des mots ? Au fait : quels mots ?

Pour expliciter le passage de la haine confessionnelle à la haine raciale, Poliakov nous apprend que ces Juifs, convertis de force au catholicisme, résistaient, demeuraient dans leurs âmes juives des Juifs sémites, et que cela n'appela qu'à une conclusion : c'est en tant que Juifs que les Juifs sont mauvais, non en tant que mécréants. « Juive » est peut-être la première race de l'histoire. Mais parce que la première race était juive, elle retarda d'autant le moment où les autres confessions, régions, couleurs ou nations se pensèrent elles-mêmes en tant que races. La race juive était à part ; elle était à part parce qu'elle était une race. Rien n'interdit d'imaginer que c'est l'élaboration de la théorie raciale sous le tropisme antisémite, qui a induit cet étrange système de cloisonnement que sont les races et qu'on ne retrouve pas à un degré comparable dans la plupart des autres systèmes exclusifs. Pure spéculation, mais il fallut en tout cas attendre que cet étrange sentiment racial atteignît la société par le haut, l'aryanisme, pour que se déploie une hiérarchie reliant pesamment les Juifs au blondinet d'Europe centrale. Il y a donc une latence durant laquelle la haine confessionnelle retirée, ne fut pas encore recouverte par la haine raciale. Il exista donc un genre de haine nue.

Nous pouvons dire, même en chipotant, que l'antisémitisme du XV<sup>e</sup> lui-même siècle ne fut pas réellement racial. La raison en est que le sang n'est pas encore une donnée génétique mais un terrain de transmission. Dans la noblesse d'arme, la dette du fils est le sang reçu. La culpabilité d'être né renvoie peu ou prou à l'idée que le sang qu'on a reçu n'a pas été versé. La (sur)vie du père est une dette à racheter. (Car cette histoire de classe endogène, coutumièrement consanguine, est bien sûr une légende : l'aristocratie est une histoire de roturerie semblable aux autres.) Dans la bourgeoisie maintenant, le sang est un héritage dont la dette est la nécessité de le faire fructifier. Aristocratiquement, le sang est une essence qu'on porte son existence durant, tandis que la bourgeoisie envisage son sang comme une essence transmise après l'existence. La noblesse a à faire avec l'hérité, la

---

<sup>2</sup> En 1981, la ville de Nantes a fait l'acquisition d'un certain nombre de manuscrits posthumes inédits, dont un récit de voyage, et surtout l'ensemble de ses essais théâtraux et synopsis. Quand on sait l'importance qu'à revêtu le théâtre pour Jules Verne qui débuta comme librettiste, jusque dans son style d'écriture fortement scénique, on se doit de lire par exemple *Quiridine*, dont Verne confiait à son père que les Dumas, père et fils, « ont ri à ce tordre » à sa lecture !

bourgeoisie avec l'héritage. La noblesse est une affaire de filiation, la bourgeoisie de paternité. La noblesse est assignataire, la bourgeoisie légataire. En d'autres mots, la noblesse honore son sang quand la bourgeoisie l'améliore. C'est en effet à partir d'une expression aussi métaphysique que « les liens du sang » que l'on pourrait reconstruire tout l'édifice idéologique depuis son ancrage économique jusqu'à son émanation idéaliste. Dans la noblesse d'arme, le sang est un lien dans le sens qu'il est le véhicule de caractéristiques d'ordre (un ensemble d'accidents formant la noblesse), et non la substance même de la noblesse : durant des siècles en effet, pour la noblesse le sang ne voulait dire que droits de succession et sang versé : l'aristocratie était un mode de vie (la rente) et un ensemble de vertus martiales ; ce n'est que quand la bourgeoisie robine, s'anooblissant massivement en monnayant ses titres, menaça la noblesse d'épée dans son identité même, que cette dernière a exigé que chacun justifiât son lignage. Les liens du sang prirent alors un sens différent, et avec elle tout un imaginaire naquit. Le sang était pour les aristocrates la substance qui véhicule ses accidents ; la vertu au combat ou l'aptitude au commandement ne faisaient pas partie du sang, elles étaient apportées par lui — c'était alors le sens du « lien ». Ce n'est que tardivement qu'elle revêt sa dimension génétique ; les liens du sang deviennent la substance elle-même — l'autre sens de « lien ». Dans le graphème père-(sang)-fils le sang fait lien, mais la noblesse n'y fait que passer *ad alterum*. Dans une perspective bourgeoise maintenant, le sang est le patrimoine *ad se* que le père et le fils se transmettent : sang-(individu)-sang. Dans un cas le sang est le véhicule de la noblesse, dans l'autre c'est le sujet qui est le véhicule du sang. Ou pour le dire comme saint Thomas, le sang n'est plus l'incube de la semence, mais la semence la succube du sang.<sup>3</sup>

Le sang n'est donc pas encore une donnée génétique mais un terrain de transmission, et Léon Poliakov est obligé lui-même de convenir qu'on parlait à propos des Juifs d'un *virus* qui se transmettrait de père en fils. Le « virus » étant ici à entendre comme le contraire de la vertu nobiliaire, et sans doute avec quelque analogie avec les maladies vénériennes. Quand Léon Poliakov parle alors d'une « sorte de gène pathologique », il va un peu vite, et la « sorte » tinte sous le marteau ainsi qu'un anachronisme. Rappelons que la noblesse emboîta très tardivement le pas à la bourgeoisie dans ses projets de protectionnisme contre les « Nouveaux Chrétiens ». Pour la bourgeoisie, pouvoir revendiquer, surtout par la généalogie, de nombreux ancêtres chrétiens, c'était soudainement appartenir à une lignée.

Nous déplacerons donc les curseurs de Léon Poliakov en en intercalant provisoirement un nouveau : d'abord *une haine confessionnelle* jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, *puis une haine lignagière et épidémiologique*, enfin *une haine raciale* au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce n'était donc pas encore au XV<sup>e</sup> siècle sur une race, mais sur une pandémie congénitale que la haine portait son attention. Avec les pestes, cette idée ne pourra que se renforcer, Luther comparant ensuite les Juifs à une maladie « que j'ai attrapée et que je dois subir.<sup>4</sup> » En fait, les comparaisons entre maladie et judaïcité pulluleront jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, où Wagner identifie dans ses opéras sans jamais le citer, le Juif par la présence d'une pathologie chez l'un des personnages. L'allusion démontre que les Allemands qui lui étaient contemporains connaissaient parfaitement ce rapprochement entre maladie et sémitisme.

C'est toucher là il nous semble à quelque chose de l'univers vernien, qui se situe exactement à la jonction de deux xénophobies : l'une lignagière, l'autre raciale, entre mésalliance et dégénérescence, épidémiologie et génétique. La première évocation antisémite de Verne du Juif fait apparaître une description presque médicale d'un physique maladif : « malingre », « la barbiche jaunâtre », « les mains longues et crochues ».

---

<sup>3</sup> Voir aussi : Foucault, *Histoire de la sexualité*. Mais aussi Ariès, qui a largement développé ce thème.

<sup>4</sup> *Contre les Juifs et leurs mensonges*.

Cela tranche directement avec le raccourci d'un intitulé unique : *race aryenne*, qui vient épouser cette fois moins un physique qu'un comportement inscrit dans un logiciel biologique.

Bien sûr, il y avait un emploi du mot *race* qui courait, surtout au XVIII<sup>e</sup> (Buffon, Voltaire...), mais ces prémices n'apportèrent rien de nouveau. L'homme blanc au-dessus des nègres, et le Juif à part. Pas besoin de théorie raciale pour cela. Ce que la bourgeoisie finira de fomenter, est la transformation du lignage confessionnel en une authentique lignée de sang. La noblesse n'est de la sorte plus tellement une caste résultant de vertus acquises loin en amont, mais un ensemble, un capital de caractéristiques de l'homme blanc qu'il faut préserver et même entretenir. Comment ? Par des alliances. Des convolages judiciaires, orientés vers le but ultime de la bourgeoisie : l'enfant. L'alliance ne va donc pas supplanter la filiation, bien au contraire, mais être nouvellement intégrée au système agnatique. Ce qui change, c'est que la mère n'est plus considérée comme l'incubatrice de la semence, simple porteuse pour l'enfant du père. Elle compte à part égale dans la génération de la race. On pourrait ainsi déformer l'exclamation féministe de Georges Sand, qui à propos des futures mariées s'écriait : « on les élève comme des saintes, puis on les livre comme des pouliches », Bismarck proposant bien de faire saillir les « juments juives » par les « poulains chrétiens »... Le sang va ainsi être traité comme l'argent. Il est un capital, et en tant que tel se travaille, puis se dépose ensuite dans l'enfant, véritable banque économique-génétique. Nietzsche ne croyait-il pas à l'hérédité des caractères acquis ?

Mais l'effet immédiat de cette supériorité originelle de l'homme blanc est que l'univers scientifique est peu ou prou obligé d'y incorporer le Juif. Et notre Jules Verne de rejoindre comme les autres, la race des Juifs... Néanmoins, ce qui va succéder de manière presque rétroactive est une haine nationaliste, au fond la réplique de la haine confessionnelle adaptée au nouvel équipement mental des peuples. Cet antisémitisme-là conservera cependant (car permis par cela) un peu de la haine épidémiologique qui a succédé à la haine confessionnelle. C'est la superposition de précédents antisémites que nous appelons épidémiologiques et d'un fort nationalisme, qui va déboucher brusquement sur la haine raciale *stricto sensu*. Jules Verne va alors à la fin de sa vie adapter son antisémitisme aux croyances scientifiques et raciales de son époque, exactement comme il se trouvait enchâssé entre deux littératures.

Darwin, Voltaire, Zola et Hugo se mêlent en effet chez Verne avec une remarquable facilité : c'est qu'il ne se souciait guère de cela. Rien ne posait moins souci que de concilier l'inconciliable à un homme qui faisait voyager ses héros dans des navires volants. Qu'un noir ressemble à un singe ou un Juif à un usurier lui semblait beaucoup mieux que vrai : vraisemblable. C'est ce qu'on a appelé le réalisme : non la narration du réel, du vrai, mais du vraisemblable, et Jules Verne de ce point de vue était un écrivain tout un fait milieu XIX<sup>e</sup>. Il en va alors de l'antisémitisme de Verne comme de ses connaissances scientifiques, dont Christian Chelebourg, nous apprend dans une conférence que

« Verne utilise tout au long de ses œuvres un bagage théorique qui date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. »

Affirmation tout à fait précieuse... En d'autres termes, Verne n'aurait anticipé que la faisabilité de la science. C'est pourtant l'esprit bien peu scientifique de Verne qui lui autorise l'imagination de machines parfaitement grotesques — Anatole France ne s'y est pas trompé. Ce qui saute aux yeux, c'est que l'univers vernien comme les théories racistes fonctionnent à l'identique : ils délirent la science. Ce n'est ici pas la science qui entre en littérature, mais la littérature qui investit la sphère scientifique, voire qui exploite la poétique refoulée, l'onirisme inassumé du scientisme. C'est l'oxymore du réalisme romantique qui trouve à être chez un écrivain comme Jules Verne. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il a connu un succès et une postérité supérieurs à ses

contemporains : Jules Verne tenait son récit dans les limites d'une crédibilité exigeante. Si Villiers de l'Île Adam s'empare de toute la métaphysique entourant les machines depuis Descartes pour *L'Ève Future*, Verne ne délire jamais les hypothèses scientifiques dans de telles proportions. Son éditeur, Hetzel, a d'ailleurs beaucoup contribué à ce formatage en crédibilité (et en moralité). L'œuvre de Verne se réalise comme une grande invention scientifique : par une abondante imagination pliée aux exigences économiques.

Verne avait les paradoxes de son époque, les mêmes hésitations entre nostalgie de la monarchie et enthousiasme pour l'industrialisation ; des lectures très XVIII<sup>e</sup> mais une culture littéraire actuelle importante, un antisémitisme vaguement classique et un autre à peine moderne, tout cela se retrouve chez Verne à un degré de compatibilité absolu. Cela doit s'expliquer d'abord par un fait entêtant : Verne n'était pas un intellectuel. Il n'était en réalité pas un auteur très profond, mais un écrivain remarquablement étendu. L'œuvre de Jules Verne est d'ailleurs un projet synoptique, et que trahissent certains titres comme *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, ou *Autour de la lune*. Et si nous ignorons qui, de Jules ou de Michel, a inventé le « cycloscope », cela demeure résolument vernien cette sorte de télévision permettant la surveillance de tout le territoire dans *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*. Verne est un homme de l'*Encyclopédie*, des dictionnaires qui fleurissaient à son époque, et dont il disait lui-même qu'il y puisait ses informations. De ces tours d'horizon qui n'ont aucun mal à se transformer en tour du monde, nous pouvons nous dire qu'ils correspondent en outre à des us très XIX<sup>e</sup>, d'un tourisme assez superficiel. En cela il faut noter que le récit vernien s'oppose point par point à la moindre démarche scientifique, qui s'attarde une vie sur un insecte ou une roche apparemment anodine ! Verne c'est le survol, mais dans des sphères de gaz hilarant. On se moque autant de la science (l'obus qui projette des hommes sur la lune !) qu'on la célèbre. L'univers scientifique est pour Verne non un prétexte mais un contexte, comme d'autres choisiraient la Renaissance. C'est que pour Verne la science présente un atout majeur, paradoxal : elle laisse toute latitude à l'imagination. Là encore, voilà une attitude bien peu scientifique.

On nous présente enfin Jules Verne comme un auteur de romans d'anticipation — c'est erroné. Mais la notion d'anticipation est fallacieuse : on prête par là une attention ou une prétention aux auteurs qu'ils n'ont jamais ou rarement, même chez un Huxley. Un écrivain fantastique reproduit la dynamique mythologique : s'emparer d'un aspect saillant de sa culture, l'extrapoler à sa dimension maximale. Jules Verne n'est donc pas dans l'anticipation, mais dans l'exagération. Qu'on soit finalement parvenu à aller sur la lune ne l'aurait pas confirmé, mais grandement étonné. Quelque part, la littérature vernienne ne va pas assez loin : elle est en moins d'un siècle devenue réalité, c'est-à-dire en un sens : obsolète. Si l'on compare deux œuvres, *De la Terre à la Lune* de Verne, et *On a marché sur la lune* de Hergé, on s'aperçoit que bien que séparées de quatre-vingts ans, elles n'en finissent pas moins par se ressembler : le charme cocasse de l'appareil propulsé, la confiance naïve dans l'esprit scientifique... Si Hergé utilisait les connaissances scientifiques de son temps du mieux qu'il pût, Verne les instrumentalisait à sa guise. L'électricité par exemple est omniprésente dans son imaginaire, moins parce qu'elle est futuriste ou anticipative (certes, Verne ne verra pas le *tramway* nantais passé de l'air comprimé à l'électricité, mais l'électricité était déjà pour lui une réalité quotidienne), qu'une solution simple aux incohérences de ses mises en scènes : elle est la solution miracle à bon nombre d'impossibilités présentes, et non le sésame de possibilités futures. L'électricité est en outre pour Verne une ressource naturelle. Cela veut d'abord dire qu'elle s'exploite. Elle est pour le sous-marin de Nemo dans les océans comme l'air dans le vent. Un scientifique vous dira plutôt que l'électricité est ce que le vent est à l'air, mais on comprend l'auteur de *L'île à hélice* : il ne cherchait pas à stocker du mouvement, mais à trouver dans l'air stagnant de son bureau un mouvement qui l'emporterait de par le

monde.

On en finirait par se demander s'il y a une modernité de Verne ! Nous pensons décidément que oui, mais il faut la chercher là d'où on a toujours voulu extirper Verne : l'enfance. Il est le premier grand auteur à s'être, un peu sous la contrainte de son éditeur c'est exact, entièrement consacré à ce qu'on appelle la « littérature jeunesse ». Son œuvre était une éducation de la jeunesse (plus encore qu'à son instruction), et je dirais plus : de l'adolescence, qui est un âge, comme le faisait remarquer Dolto, qui n'existait pas encore chez son maître Victor Hugo. A cette époque, le roman populaire n'était pas reconnu par les milieux littéraires (et aujourd'hui ?) ; quand il s'agissait des enfants, la moindre publication devait avoir une visée parascolaire ou para-familiale. Verne entre en cela totalement dans le projet de son éditeur Hetzel. Il faut se remémorer que dès 1843, celui-ci a publié le *Nouveau magasin des enfants*, puis en 1864 il a fondé le *Magasin d'éducation et de récréation*. Bien avant de publier Verne qui sera la réalisation de son ambition, Hetzel cherchait déjà à vulgariser la science en littérature. Les illustrés des romans de Jules Verne seront d'ailleurs ses vaches à lait continuelles.

Comment alors s'intègre Verne dans l'antisémitisme et comment l'antisémitisme s'articule-t-il à son œuvre ? Nous l'avons vu, il y a au moins deux Jules Verne : celui de 1877 et celui de 1892. On devine qu'avec le temps, son antisémitisme s'est durci au contact de son aigreur, mais aussi de nouvelles représentations naissantes de l'altérité juive. Il est arrivé un moment dans notre histoire récente, où la torsade du père nobiliaire au fils bourgeois, du sang au sperme dirait Foucault, où la famille a pris une dimension nouvelle, supplémentaire, et où ses deux pôles historiques, production et reproduction, se sont confondus dans un même projet : la race. Ce mot, qui signifiait encore au XVIII<sup>e</sup> siècles les générations, et désignait jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle la lignée aristocratique, va devenir un projet éminemment bourgeois. Le mot « raciste », qui n'entre dans le *Larousse* qu'en 1930, était d'ailleurs employé dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le point de basculement se situe en fait aux alentours de 1850, date d'un grand renversement accéléré, où le véritable antisémitisme racial tel qu'on le connaît encore se propage dans toute l'Europe. Wagner laisse éclater sa rage autour de la dichotomie aryen/sémite, cependant que Gustave Tridon ou Auguste Chirac pourront un jour constituer de possibles lectures de Jules Verne. En 1850, celui-ci touche alors à son quart de siècle ; il sera deux fois plus âgé quand il tracera la première inscription antisémite de *Hector Servadac*. Jules Verne a eu donc près de vingt-cinq ans pour s'imprégner de haine raciale.

Toutefois, nous sommes amenés à penser que ce sentiment racial ne l'a atteint que sur le tard, quand il évoque lui-même la « race aryenne ». Entre temps, en effet, un livre n'a pas pu lui échapper : en 1886, Édouard Drumont, avec *La France juive*, déchaîne les passions. De surcroît, Drumont était très apprécié des nostalgiques de l'Ancien Régime et des conservateurs assez durs. Ce premier livre sera l'une des meilleures ventes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>, et selon Léon Poliakov « il va de soi que le thème juif devint à partir de 1886 un thème à la mode, un vrai filon pour les journalistes aussi bien que pour les romanciers. » Plus particulièrement, l'antisémitisme était devenu un trait presque catholique... Jules Verne n'a donc pas eu à attendre l'affaire Dreyfus, qui éclatera médiatiquement en 1894, pour devenir un authentique raciste. Son bagage scientifique n'était donc pas uniformément fin XVIII<sup>e</sup>...

Verne a en effet très bien pu trouver ce terme de « race aryenne » un peu partout. Le contexte politique était extrêmement tendu (en 1880, Berlin crépite de scènes de violences, et c'est possiblement la première fois du vivant de Jules Verne, que des pogroms ont lieu et manifestent *theoria cum praxi* le ressentiment populaire, beaucoup plus fort en Allemagne, sous sa forme cette fois clairement et sans équivoque : raciste), et ne pouvait que favoriser la propagation de l'aryanisme, jusqu'au moment où Verne commettra cette description irréparable. Peut-être a-t-il lu ou plus sûrement eu écho d'un



Arthur de Gobineau, un noble qui voyait dans les mœurs démocratiques une destruction de la classe dont il était issu ? Ou peut-être chez un autre, tant il est vrai que vers le troisième quart du siècle les prémices du mythe de la race aryenne commençaient à prendre forme. De l'origine indo-européenne des langues, du mot aryen, de sa signification supposée noble elle aussi, Verne a sans doute humé à plein nez la pestilence, d'autant qu'entre 1880 et 1890 l'Eglise fut le promoteur le plus zélé de ces thèses. Car si Chamberlain n'avait pas encore publié *Fondements du XIX<sup>e</sup> siècle*, et qu'il n'a peut-être jamais entendu parlé de Georges Vacher de Lapouge, nous pensons résolument que pour Verne, race aryenne ne voulait plus simplement dire lignée aristocratique : l'air du temps soufflait à toutes les oreilles quelques mots au sujet de la pureté des espèces animales ou humaines. Jusqu'au seuil de sa vieillesse, dans l'esprit de Jules Verne et conformément à la parole de Saint Paul<sup>5</sup>, les Juifs sont un mal nécessaire de la société, mais ils finiront par contredire un idéal de pureté qui appelle à leur éradication. Et voilà que l'injonction deutéronomique (VII, 3) est retournée contre les Juifs : « Tu ne contracteras pas de mariage avec ces peuples, tu ne donneras point tes filles à leurs fils et tu ne prendras point leurs filles pour tes fils. »

Nous pouvons maintenant mieux cerner le lien entre les enseignements de Poliakov et l'œuvre de Jules Verne. Reprenons les deux citations incriminées prélevées comme de suspicieuses analyses ADN sous la plume de l'écrivain :

« Beaucoup de Juifs (...) ferment leurs habits de droite à gauche, comme ils écrivent ; le contraire des races aryennes... »

« Petit, malingre (...) le nez busqué, la barbiche jaunâtre (...) les pieds grands, les mains longues et crochues (...) il offrait ce type si commun du juif allemand, reconnaissable entre tous. »

Nous avons vu que ces deux citations révèlent deux antisémitismes : l'un épidémiologique, pré-racial et post-confessionnel, l'autre génétique, racial. Les deux phrases ont néanmoins un point commun, qui rejoint la dimension synoptique et superficielle de Verne : *elles ne dénoncent pas des apparences, mais au contraire la conformité du paraître et de l'être*. Même quand il s'habille, le Juif ne veut pas ou ne peut pas cacher qu'il est juif...

« (...) tout Juif qu'on voit, disait Drumont, tout Juif avéré est relativement peu dangereux (...). Le Juif dangereux, c'est le Juif vague... (...) animal insaisissable... »

Le racisme épidémiologique s'est-il, rien qu'un peu, mué, muré en une symptomatologie pestiférée ? Ce n'est pas faire offense à notre belle laïcité, que de dire qu'elle accepte mieux la différence quand celle-ci est... invisible. Quand on fait évoluer une peur hypocondriaque en haine raciale, rien ne s' imagine mieux depuis une symptomatologie, qu'une taxinomie.

Précédemment, nous évoquions Martin Luther. Or, il se trouve que *Luther ne supportait pas la vue d'un Juif*. Pour lui, leur visibilité au sein de la société civile et religieuse était une provocation, déjà une division. Luther ordonne donc le secret pour leur confession et exige qu'ils se conduisent... en chrétiens. Historiquement, il n'invente rien en matière de persécution des Juifs, mais il est le premier à la théoriser sous une forme proprette. Ce qui a amorcé la pompe d'une réflexion sur l'ostensibilité des opinions n'est pas étranger à la volonté de soustraire les Juifs du bon paysage chrétien. On sait que toute une série de signes, puis finalement tous les signes se trouvèrent proscrits, haïs : croix catholique trop

---

<sup>5</sup> Saint Paul, pour qui l'errance juive serait la conséquence de leur refus de reconnaître Jésus (elle est dans les faits passablement antérieure), affirmait que leur existence est importante, car elle témoigne auprès des chrétiens du danger d'ignorer Jésus. Saint Bernard au XII<sup>e</sup> siècle, en fera lui-même appel à Saint Paul pour que cesse l'appel au meurtre des Juifs parmi les représentants de l'Eglise.

ostentatoire, signes extérieurs de richesse trop vulgaires, burqa trop musulmane, minijupe trop féministe selon les bons pères de famille ou trop antiféministe selon les féministes, et enfin le nez au milieu de la figure : trop juif. L'antisémitisme a le premier posé le problème ô combien actuel des minorités visibles, et ce faisant a imposé ses propres réponses, les rendant problématiques non parce qu'elles sont des minorités, mais parce qu'elles sont visibles. Poliakov a d'ailleurs au détour d'une phrase cette précision fameuse :

« la société nîmoise eut le tact de ne pas voir le Juif en Crémieux ; tel est peut-être le secret de la tolérance française... »

Tandis que Heine parlait encore de « cette maladie de famille des Juifs allemands » qu'est le judaïsme, on poussa alors les enfants juifs dans les écoles publiques où ils subirent les pires humiliations. Car c'est une maladie qui laisse des symptômes visibles. C'est le moment où les fonts baptismaux vont recevoir le front de nombreux Juifs, surtout nantis, et qui iront pour certains jusqu'à changer de nom afin de se rendre imperceptibles dans les milieux politiques ou d'affaires (avant que la discrétion ne se généralise comme principe, pensons à Walter Benjamin ou Raymond Aron). Or, bien loin de calmer la haine séculaire contre les Juifs, ces convertis excitèrent une paranoïa mêlant la crainte de l'usurpation à la certitude qu'un Juif se reconnaît entre mille, quels que soient son patronyme et sa confession. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se dire que l'uniforme scolaire, le rejet de toute expression religieuse ou politique au sein des établissements, se réalisera sous la nécessité double de protéger les enfants de minorités en éradiquant mieux les deux monothéismes. C'est dans cette atmosphère que baignera la majeure partie de sa vie Jules Verne.

Aussi, l'antisémitisme de Verne n'est ni anticapitaliste, ni laïque, ni socialiste. Des historiens ont tenté de démontrer que Verne cherchait par là à réparer quelque rumeur à son sujet, et d'une manière générale il n'est pas faux de dire que son antisémitisme est accessoire, aussi bien dans son œuvre que dans sa personnalité. Seulement, la démonstration est délicate. Son antisémitisme est renseigné, il est même *scientifiquement plus actuel que l'essentiel du contenu de l'œuvre*, et si nous avons voulu interpoler dans la distinction de Poliakov un antisémitisme épidémiologique, c'est évidemment que nous pensons qu'entre antisémitisme confessionnel et antisémitisme racial manquait un élément décisif. Car la médecine de la xénophobie, c'est la saignée. Nous savons que la peur viscérale que déclenche l'altérité est aussi celle de la contamination, de la propagation. Propagation de l'hérésie, contamination d'un génotype : la peau tendue, qui délimite l'individu dans un système prédicatif dominé par la vue, fait surface. Toutes les maladies sont des maladies de peau : le secret sous la peau se murmure par contact charnel. Le parfum cache la misère car la misère pue ; donc la misère se parfume, c'est bien connu ; la misère se cache, la misère pue. La misère ne pue jamais plus que quand elle se cache sous la fragrance. C'est parce que la misère pue qu'elle n'est jamais davantage la misère quand elle ne pue pas.

Mais voilà : ce n'est qu'à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> que le parfum est soupçonné de masquer la crasse. Au XVI<sup>e</sup> encore, l'habit est la peau ; aujourd'hui la peau est l'habit : elle est une déclaration. L'enjeu est donc : qui, de l'habit ou de la peau, portera le parfum, rejettera la peste... sur l'autre ? Qui, de la peau ou de l'habit, est l'apparence ?

Une belle torsade chez Nietzsche consistait à affirmer que les apparences crèveraient littéralement les yeux. Il n'y aurait en somme pas de paraître qui cacherait l'être, mais au contraire une ontologie judicieusement positionnée devant les apparences pour nous en protéger. Je me pardonne à moi-même assez mal le schématisme de ce résumé, mais peut-on par ailleurs encore excuser ces exclamations confuses sur la profondeur de la peau ou la superficialité par profondeur et les gloses exaltées qu'elles suscitent encore

parmi les professionnels de la philosophie ? Ne serait-il pas plus simple d'admettre une fois pour toutes que l'important et le sérieux remontent toujours à la surface pour devenir les apparences elles-mêmes ?

Si toutes les époques se focalisent toujours sur les apparences, c'est que ces apparences changent. Il n'y a pas de surface et de profondeur en soi. Il y a un premier plan, et si l'antisémitisme épidémiologique ne distingue si mal, s'il est historiquement hypothétique, improuvé, c'est peut-être qu'il est cette surface entre la couleur confessionnelle et la matière raciale sans en être l'apparence. Il est présent dans l'antisémitisme confessionnel et l'antisémitisme racial en ne s'y trouvant pas.

Il est en effet indéniablement très délicat de supposer une haine rivée au monde spirituel, opérer un glissement aussi significatif que sa transformation en haine du corps d'autrui, sans supposer, au fondement de ces deux pôles, une permanence sur laquelle peut s'appuyer un tel changement de perspective. C'est cette structure conceptionnelle que nous venons d'analyser.